

# L'ANCIEN GUIGNOL

Journal Hebdomadaire, Politique, Satirique, Littéraire et illustré

Rédaction et administration

A LYON

70, COURS DE LA LIBERTÉ, 70

VENTE EN GROS

1, RUE DE JUSSIEU, 1

et chez tous les Libraires et Marchands de Journaux

Les ANNONCES sont reçues

A l'Agence de Publicité V. FOURNIER

14, rue Confort.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



Rédaction et administration

A PARIS

3, RUE DE LA VILLENEUVE

ABONNEMENTS

	Six mois	Un an
Lyon et le Rhône.....	6 fr.	12 fr.
Autres départements.....	8 fr.	15 fr.

Etranger, port en sus

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



## AUX GONES DE LYON

Mia culpa ! mia culpa !!

Nom d'un chien de saprelotte ! c'est moi que n'en ai fait de la jolie ouvrage, à ce que paraît!... j'ai bigrement bousillé la façade de la sorciété lyonnaise avec tout ça que je leur z'ai débobiné aux gones de Bellecour, des Capucins, de St-Georges, des Breteaux, de Perrache et de St-Clair.

Mia culpa !

Moi qui croyais leur z'y avoir incurqué le bonheur avec mes gognandises de moralisement, j'ai joliment arrapé la traillé ! y sont tous sens dessus dessous ; ça n'en fait un revari, une poussière que je n'en poye plus reluquer le clocher de Fourvière.

Mia culpa !

Ah ! pignouf que je sis ! artignol, bourrique..., fallait, au lieu de me fourrer dans la journalisterie que me tarabuste tant le coquelichon, fallait me mettre boulanger, et je n'aurais ramassé bigrement de pécuniaux c'tte année que la farine jaune n'était tant bon marché, à ce que dit le COURRIER DU COMMERCE.

Mia culpa ! remia culpa !

Enfin c'est bâclé, quoi ? et je m'en petafinerai ma boîte à cornes contre le plafond du filmament que ça n'y ferait rien. Ça n'empêche pas que gn'y a chez nous, z'enfants, un fichu patrigot : de z'amis que se tirent la bourre, de z'époux conjugaux que couchent à retourne.... dos, de journalistes que se font... spéculateurs, de patrons que flanquent leurs comillons à la porte, de comillons que font la gniaque à leurs patrons, de canezards qu'ont trop d'esprit, de bargeois que sont trop bêtes ; et si je vous débobinai toutes les z'aventures de malheurs arrivés par accidents : les maçons que débaroulent de leurs échafaudages, les ivrognes que se sansouillent dans les gaillots, les pauvres femmes que n'accouchent sur les tretoirs, les petits filous que se font pincer, les grands voleurs que n'en rechappent ; tels que les administre-à-tort des banques que soutirent les picaillons des profondes que les cavets leur z'y aboulent ; les procès pour diffamation de beaucoup de ces Messieurs que ça leur z'y embête de voir démasquer leur petit travail, les liquide-à-tort des faillites qu'empognent le plus gros morceau et que rigolent au camard du plaideur, ça n'en finirait plus z'enfants si fallait vous détrancanner tous les patrigots.

Ah ! pouis, gn'a aussi les grèves, de tous côtés, mêmement qu'à Voiron les patrons font travailler les miaillons pendant 14 heures sur le méquier ; y gn'y aussi la Buire que débauche attendant.

Grève par ci, grève par en delà, faut que ça finisse tout de même et voulez-vous que je vous y dise, eh ben n'y a qu'un moyen d'empêcher tout ça, si vous ne voulez pas que l'industrie s'escanne en pays étranger : y faut absolument que les patrons et les z'ovriers s'entendent, y faut pas tout le temps se chapoter, et si les patrons avoient un peu d'aime, y proposeroient à leurs z'ovriers de les associer, Guignol leur dit qui z'y gagneroient bien plus.

Après tout, si y en a qu'ont reçu des écrabouillures de ça que j'ai dit, c'est toujours pas de pauvres gones que peuvent pas se rebiffer, et que restent à cacabozon sur le chemin de la misère ; ça n'a jiclé seulement sur de fantômes, de banquiers à la petite semaine, de piqueurs d'once, de filous que marchent juste le long de la rase du Code pénal ; et pis aussi de mamis que rincent les pécuniaux de leurs p'pas avec de poutrônes, de vieux melachons tout patraques que font le joli cœur et de vantards que veulent nous faire prendre de seringues pour de becs de gaz ; y sont pas à plaindre, allez ! y z'ont de z'arpions pour se garer et de bedaines que se portent bien pour digérer toutes les béatilles que je leur z'y repasse ; y se fichent pas mal de ça que je bajaffle, et, quand on le leur z'y cogne trop fort sous le pif y tapent sus leur profonde : je m'en bats l'œil, qu'y disent ; je tiens les picaillons, moi, et les autres s'en torchent le bec.

Et ben les gones ! puisque c'est comme ça, mettez vos pécuniaux de côté, mettez en le plus que vous pourrez, faites pas comme moi ! et tâchez de monter des ateyers coopératifs comme dit Cogne-Dur, alorsse après vous ferez la gniaque aux patrons.

Ton vieux t'ami,

JEAN GUIGNOL.

## MARCHANDS D'ESCLAVES

Il se passe d'étranges choses en Egypte. Le Caire s'est soulevé après le départ des troupes anglaises. Les soldats Egyptiens étaient l'âme de la révolte. Fait gros de conséquences. Il ne peut y avoir, au Caire, de soulèvements politiques. L'habitant se soucie peu de la nationalité de ses maîtres, par l'habitude qu'il a de les voir changer souvent. Sa ville est l'oasis des despotes. Il les subit, tranquille, soumis, patient. Il n'y a pas de citoyens au Caire, en revanche il y a des croyants. La ville est sainte. L'étranger peut fouler le sol libre sous son talon, mais il doit respecter la mosquée. John Bull est entré dans la mosquée avec ses bottes. C'est pourquoi les soldats égyptiens ont grondé. Le sentiment de la patrie est inconnu, — l'anglais qui le dit éteint se trompe, il n'a jamais existé — mais la puissance du fanatisme est

grande, on ouvrira lâchement la porte de la ville au premier audacieux venu ; mais on mourra héroïquement, à la porte de son église.

L'Angleterre s'est vantée de faire une guerre civilisatrice. Il y a quelques jours, le Parlement britannique colora de raisons humanitaires son expédition lointaine. L'influence anglaise était nécessaire au Soudan pour lutter contre l'esclavage, cette sixième plaie d'Egypte. Les bonnes âmes de la Cité trouvèrent l'idée généreuse et y applaudirent. Les épiciers de Londres, qui semblent jouer un si grand rôle, jurèrent la main sur la conscience qu'ils souhaitaient moins voir prospérer le commerce de leurs épices que décroître celui des négriers. En chaire, les pasteurs vinrent à la rescousse et appelèrent sur le gouvernement de la reine toutes les bénédictions anglicanes disponibles.

Et — comme une bombe en plein Alexandrie, — la proclamation de Gordon-Pacha, l'envoyé anglais, tombe au milieu de l'Europe. La première version montre quelles concessions sont faites à l'esprit de race. Mais ce n'était pas tout : la prudente Hâvas avait supprimé une phrase monstrueuse, n'y pouvant croire, tout habituée qu'elle soit à dire des choses énormes, ayant l'oreille des gouvernants.

La proclamation disait encore :

« Aucun empêchement ne sera mis à la traite des esclaves ! »

Ne suis-je point victime d'une erreur d'optique ? s'était demandé l'officieuse. Elle télégraphia à nouveau et reçut confirmation de la version initiale.

Cette nouvelle semble d'autant plus stupéfiante que Gordon-Pacha passait aux yeux de l'Europe pour le pire ennemi de l'esclavage. Il n'exerçait sa vice-royauté au Soudan, disait-on, que pour combattre au nom du grand principe de l'inviolabilité de la liberté humaine. Et c'est ce général, ayant traqué cinq ans durant les marchands de chair de nègre qui, quelques semaines après son arrivée, userait d'une semblable tolérance !

C'était une nécessité politique, disent les intéressés, le fanatisme était surexcité. Le Madhi continuait sa marche triomphante, et le seul moyen de l'arrêter, c'est-à-dire de diminuer son influence, c'était de rendre à l'Arabe une prérogative à laquelle il tient tant. Il paraît qu'à Khartoum on poussa des cris de joie en lisant sur les murs cette proclamation étrange.

Mais toutes les raisons que l'on peut donner sont mauvaises : c'est plus qu'une concession de mœurs, c'est une forteresse abandonnée. Depuis l'occupation anglaise, l'esclavage était aboli, sinon de droit comme en Algérie, du moins de fait. Les marchands d'esclaves ne trafiquaient plus au grand jour. Les ventes de noirs se déguisaient du nom de mariages ou de traites. Mais après cette proclamation, l'esclavage refflorira ; ce ne sera plus le commerce honteux et condamné qui se cache, ce sera le commerce autorisé ; la caravane traversera ostensiblement Khartoum pour aller au Caire.

L'épée anglaise se met au service des marchands d'esclaves.

Il serait difficile d'expliquer ce revirement. Un homme de la trempe de Gordon-Pacha ne change point de ligne politique sans ordres supérieurs. Si l'ennemi de la traite des noirs en est devenu le protecteur, c'est avec l'assentiment de l'État. On peut regretter qu'il consente à exécuter une

semblable besogne. Le titre de « vali du Soudan » ne compensera pas l'odieux du rôle qu'il assume.

L'Angleterre d'un autre côté reste dans la logique de sa politique. Elle a pris l'habitude de donner à ses conquêtes un caractère philanthropique. On sait depuis longtemps que son mercantilisme et son accaparement ne font de la Bible qu'un marche-pied. Peu lui importe qu'on achète des esclaves si elle vend du coton!

COGNE-DRU.

## GIGANTESQUE

Opinion de Bernardin de Saint-Pierre sur les chiens — citée par Maupassant, d'après Flaubert :

Les chiens sont pour l'ordinaire de deux teintes opposées : l'une claire et l'autre rembrunie, afin que, quelque part qu'ils soient dans la maison, ils puissent être aperçus sur les meubles, avec la couleur desquels on les confondrait. »

Du même :

« Les puces se jettent, partout où elles sont, sur les couleurs blanches. Cet instinct leur a été donné pour que nous puissions les attraper plus aisément. »

Et enfin :

« Le melon a été divisé en tranches par la nature, afin d'être mangé en famille; la citrouille, plus grosse, peut être mangée avec les voisins. »

C'est presque aussi gigantesque que la lettre de Maxime Du Camp.

COGNE-MOU.

## LE PEUPLE S'AMUSE

*Figaro*, mon ami, tu ne seras donc toujours qu'une bête?

On a la prétention de connaître Paris chez M. Wolff. On réserve une case à la *Vie parisienne*. On signale Paris. Et l'on écrit ça : « Rome avait les saturnales, Paris a les jours gras. » Début digne de Prudhomme, élève en rhétorique. « A Paris, de même pendant ces quelques jours, soi-disant destinés à la déesse Folie, le peuple s'amuse. »

Le peuple s'amuse! Quel peuple? Mais cette réunion d'êtres soufflant, suant, peinant, qui se lève quand ce qui n'est pas le peuple se couche, qui boit trop, buvant un tiers de litre par repas, qui n'entre ni à l'Opéra ni aux Italiens, ni chez Brébant, qui dîne rarement, mais ne soupe jamais.

Eh bien! il paraît que les jours gras ce peuple-là s'amuse.

Le *Figaro* photographie les faubourgs un jour de carnaval :

« Dans les quartiers populaires, c'est une véritable orgie de travestissements. Des familles entières circulent du matin au soir à travers les rues par bandes bigarrées, « offrant aux regards de l'observateur (l'observateur, c'est le monsieur qui écrit ça) les plus bizarres anachronismes. « Il semble qu'en changeant de peau pour quelques heures ces braves gens oublient les âpres labeurs, l'atelier sombre, la mansarde triste et les cruautés de la vie. »

Les reporters du *Figaro* prennent pour des ouvriers ces quatre pelés et ces six tondus, déguenillés, livides de froid, le cynisme dans les yeux, la faim dans le ventre, qui battent

### Feuilleton de l'Ancien Guignol

## FILS DE FORÇATS

Cette semaine, on a embarqué cinquante femmes, des détenues. Elles vont à la Nouvelle. Ce sont des fiancées pour les galériens. On s'agite autour de ce bateau. « Loi magnanime, disent les uns! » — « Loi cruelle! disent les autres. » Nous disons : « Loi humaine. »

Un rédacteur du *Radical*, frémissant encore du baiser nuptial, traite de niais ceux qui applaudissent à cette innovation; ceux qui croient l'amour possible, même aux galères. Tout ébloui de la blanche vision de l'épousée qui se donne, voyant trainer, peut-être encore, sur un des fauteuils de sa chambre, la robe blanche quittée pour lui, il refuse aux désespérés la consolation d'oublier qu'ils sont des forçats du code dans le baigne du mariage.

Ni l'amour, ni la maternité ne sont une rédemption. Mais l'amour est un besoin, et la maternité est une joie. Un être a vu rouge et a tué; neuf fois sur dix, c'est pour une femme. Celui-ci a volé pour satisfaire les caprices d'une maîtresse; cet autre a violé, parce que la brute a crié plus fort que l'amant.

Interrogez ce forçat, pensif au bord de la mer; demandez-lui pourquoi il a du sang aux mains, de la boue au front et une chaîne au pied. Il vous répondra : Parce que je l'ai trop aimée!

Il faut qu'il en soit ainsi. L'humanité n'est faite que de passions. Passions bourgeoises, mesurées au gabarit; passions bestiales ou surhumaines, qui dépassent ou vont de travers, comme ces branches sorties d'un jet de sève.

L'individu condamné à la nuit de la réclusion, rêve de liberté, de soleil, d'espace. Transporté sur une terre lointaine,

le trottoir de l'Opéra à la Madeleine. Ils voient passer des chienlits et ils se disent, paternels et bons : Tiens, des ouvriers qui s'amuse!

Mais arrachez donc les masques de ces arlequins, mais faites donc sauter ces faux nez, soulevez donc la dentelle de ces colombines, qui se louent moins chers que leurs costumes. Étudiez de près, enfin, les déguisés grelottants, et dites-nous si ce sont là des ouvriers!

\*\*

Il sait même, *Figaro*, ce qui se passe dans les mansardes. Il a donné — lui ou les siens — de l'or royaliste aux affamés. Il n'ignore pas que la crise est épouvantable. Il fait son enquête sociale, à cinq sous la ligne. « Les temps sont durs, « dit-il en larmoyant, et l'ouvrier parisien n'est guère en « situation de faire des économies. Il arrive pourtant, en vue « des jours gras et pour satisfaire sa toquade annuelle, à « réaliser ce miracle. La femme du peuple prend le costume « de son homme et le sien au décrochez-moi ça. Et c'est « pour cela qu'on économise. Dame! le décrochez-moi ça « ne fait pas crédit. Louant donnant! Quarante sous par « défroque, payés sur le comptoir, avec les hardes banales « laissées en garantie. Dans un ménage de travailleurs « quatre francs, c'est une somme... »

Inutile d'aller plus loin, n'est-ce pas citoyens? C'est assez pour juger de la valeur des tableaux populaires offerts aux mondains et daims, clients attirés du gros 26 de la rue Drouot.

\*\*

Ils en sont là. Les ouvriers mettent de l'argent de côté pour louer un costume grotesque, et, bras dessus bras dessous, vont chahuter à l'Elysée-Montmartre. Les prolétaires oublient « la mansarde triste et les cruautés de la vie » en endossant les loques d'un débardeur ou la cornette d'une laitière! Les faubourgs grouillent de chienlits.

O imbécilité!

Ceux qui parlent ainsi, sans conviction, du reste, vivent au milieu des cloches de la vie bête, veule et triste; ils sont des boulevardiers, des boudinés grotesques, les chienlits de tous les jours. Leur existence est une mascarade lugubre. Et, mieux que personne, ils savent qu'il n'y a point d'ouvriers parmi les débraillés des bals du carnaval. Ils savent que l'on n'y coudoie que des souteneurs, des filles, quelques blasés, des jeunes gens qui s'embêtent, ce qui se traduit, en langue du trottoir, par des jeunes gens qui s'amuse.

\*\*

« Parisiens, dormez, le peuple s'amuse! »

C'est bien là le hoquet d'un noceur tombé sous la table d'un cabinet particulier.

Hé! les petits coulissiers, gardes du corps des horizontales, défenseurs du roi et de l'alcôve, qui portez fleur de lys à la cravate et fleur de gardenias à la boutonnière, par pitié pour vous, relisez vos élocubrations d'après boire. Parlez du cercle où l'on vole, du bouge doré où l'on s'abrutit : parlez du grand monde et du demi-monde : parlez chevaux vice élégant, femmes à la mode, parlez de tout ce qui vous rend vides à faire peur et nuls à faire pleurer, mais ne parlez jamais du faubourg, vous seriez exposés à dire des sottises, comme ce Parisien, qui prétend, qu'un jour de carnaval, le peuple travesti s'amuse!

CADET

revivant la vie d'homme, la nature, sur lui reprend ses droits : il rêve d'amour. Dans l'être le plus abject, il y a un père, c'est-à-dire une force créatrice; contenir cette force, c'est une cruauté. Pour avoir cessé d'être un citoyen, on n'a pas cessé d'être un homme. L'arbre emprisonné croît quand même. La peine n'use pas le sang.

Ce misérable est une brute, la Société l'a catalogué « dangereux », elle l'enchaîne. Point de repentir possible, point de rachat. Il est marqué en plein visage, d'un ineffaçable T. F. Pourtant, il sait que le soleil est bon et que les fleurs sont belles. Il sculpte des noix de coco pour les petites filles. Et, si quelque jeune femme passe près de lui, aux côtés de l'homme choisi, il la suit longtemps du regard et se prend à rêver.

Pourquoi refuser à ce mâle la femelle que la nature lui doit?

Si grand que soit le criminel, il reste un cœur en lui. Plus ou moins vaste, plus ou moins sensible, mais, où qu'il se dérobe, une main de femme peut le trouver. A cette heure, combien y a-t-il d'amants suppliant, soumis, vaincus, aux genoux d'une maîtresse, qui seraient au baigne si on savait les mystères de leur vie? Il n'y a point de consciences absolument noires. Le législateur l'a compris. Il a fait du célibat un châtement. Il n'y a plus de prison quand le cœur est satisfait. Une cellule peut devenir vaste comme un monde, si l'amour y rentre.

Mais ce qui épouvante nos philosophes, ce qui épouvante cet heureux, à qui l'on vient de livrer la clef du nid, c'est qu'eux aussi, ces forçats, auront un nid, et que des petits naîtront de leur accouplement — monstrueux, dit Prud'homme.

Nous y voilà! Fils de forçats, fils de filles Anathémisés tenus sur les fonts-baptismaux du crime! Nous ne sommes pas sortis des lois de la fatalité! Il est encore des gens pour s'imaginer qu'on n'épouse pas la fille des bourreaux, et que l'on montre du doigt aux autres enfants les enfants du guillotiné!



### ALBUM MUSICAL DE L'ANCIEN GUIGNOL

#### LES RIDEAUX DE MOUSSELINE

A MADAME DUPARC

I

*Mon voisin n'a pas vingt-cinq ans  
C'est un petit blond adorable ;  
Jamais de minois provoquants  
Ne viennent s'asseoir à sa table  
Jamais ni robes ni corsets  
Ne traînent quelque temps qu'il fasse.  
Ses nuits sont chastes — Je le sais :  
Je suis sa voisine d'en face.*

*Comme les effrontés moineaux,  
Très curieuse, j'examine.  
Ils sont si traitres, les rideaux,  
Les rideaux blancs de mousseline...!*

II

*Assombrissant mon nid si clair,  
Alors que la nuit vient à naître,  
Histoire de prendre un peu l'air  
Je viens m'asseoir à la fenêtre.  
De là, je vois, sans le vouloir,  
Depuis janvier jusqu'à décembre,  
Mon petit voisin à l'œil noir,  
Allant et venant dans sa chambre.*

*Et, prise de frissons nouveaux,  
Je le vois sans qu'il le devine :  
Ils sont si traitres, les rideaux,  
Les rideaux blancs de mousseline!*

III

*Était-ce mal? Était-ce bien!  
Quelle faute avais-je encourue?  
Je l'ignorais. Voyez combien  
J'étais sottement ingénue...  
Bref, un jour, on frappe chez moi :  
Entrez! dis-je — Je devins blême  
Messieurs, jugez de mon émoi :  
C'était mon blond voisin, lui-même!*

*Je reconnus ses yeux si beaux,  
Sa tournure, sa bonne mine ;  
Ils ne mentent pas les rideaux,  
Les rideaux blancs de mousseline.*

IV

*Il me dit : « Vous avez vingt ans,  
« Moi vingt-cinq, vous êtes charmante.  
« S'ils sont nombreux, vos soupirants  
« Vous n'êtes d'aucun d'eux l'amante.  
« Vous auriez de bruyants succès.  
« Craignant le baiser qui s'efface.  
« Vos nuits sont chastes ; Je le sais :  
« Je suis votre voisin d'en face.  
« Je sais les trèsors les plus beaux  
« De votre chambre séraphine!  
« Ils sont si traitres, les rideaux  
« Les rideaux blancs de mousseline..*

On ne se lavera donc jamais de ces préjugés odieux? On rendra donc toujours le fils responsable des fautes du père? Les moralistes croient à l'atavisme. Il y a des vices héréditaires. J'en sais qui parlent ainsi, dont les pères ne sont cependant point des imbéciles. La monarchie du droit divin fut condamnée à cause du principe de l'hérédité, parce qu'à un roi, père vaillant, pouvait succéder un fils lâche. La couronne de France est tombée d'un fou à un poltron, et d'un héros à un crétin.

L'enfant que le paria engendre sera marqué d'un stigmate? Que non! Il grandira au milieu du vice, disent les attardés, et sera une recrue pour l'échafaud, l'être né de l'une des cinquante femmes embarquées hier pour la Nouvelle. Allons donc! Tout fumier est capable de faire germer une bonne graine. C'est à la société à se débarrasser d'un préjugé monarchique et clérical. L'individu ne porte, en naissant, aucun signe au front.

Pas de grâce, pas de pitié, pas d'amour. Jeune homme, toi qui sors à peine de la mairie, avec la promesse au bras, pourquoi refuses-tu une promesse à ces désespérés? Une chaîne ajoutée à une chaîne est allongée de plus de moitié. Quel danger y a-t-il à ce que ces condamnés s'échappent en plein amour?

Il y a les préventions? Elles sont sottes; elles sont niaises. Envoyer cinquante femmes, c'est une faute. Oui, parce que c'est dérisoire. Qu'elles partent aussi nombreuses qu'elles le veulent. Qu'ils s'embrassent ces gens qui tuent; qu'ils se donnent des caresses, ces malheureux qui volent, et que les brutes qui ont violé sachent les douceurs du baiser qui s'offre. Et tant mieux s'ils ont des petits!

Tout est dans le nom : c'est un boulet pour les uns, c'est un piédestal pour les autres. Inégalité qui doit disparaître. L'hérédité patronymique ne peut rien signifier. Il n'y a ni fils de forçats ni fils de famille : il n'y que des hommes.

MADELON

V

Dans tout cela, le plus vexant  
C'est qu'il était très vrai son conte.  
Je l'écoutais, en rougissant.  
Un peu d'amour, beaucoup de honte.  
Par pitié pour mon embarras,  
Mon cher petit voisin d'en face  
Voulant me prendre dans ses bras,  
Farouche et superbe d'audace  
N'embrouillez pas les écheveaux,  
Dis-je. Laissez ma taille fine :  
Ils sont si traitres, les rideaux...  
Les rideaux blancs de mousseline...

VI

Par la faute de nos bons yeux,  
De la mousseline trop clair,  
On se maria, c'est le mieux,  
Le mieux que l'on avait à faire.  
Les amis étaient à l'affût  
De la caresse initiale  
Aussi, lorsque la nuit l'on fut  
Seuls, dans la chambre nuptiale,

Il éteignit les deux flambeaux  
Et me dit d'une voix caline :  
Ils sont si traitres, les rideaux...  
Les rideaux blancs de mousseline...

FANTASIO

## LE TOUR DE VILLE

Le Pays nous cite l'histoire de deux soldats corses condamnés à mort pour assassinat. L'empereur aimait les Corses, mais la discipline commandait un exemple, « le souverain le fit, même au mépris de ses affections d'homme privé. »

L'empereur avait de l'affection pour les assassins, et il n'a obéi qu'à une parole d'Etat en faisant fusiller. Et c'est le Pays qui raconte ça.

Le deuil des légitimistes prendra fin le 24 février. Les orléanistes cesseront de porter le deuil le plus tard, le 5 mars.

Pour les d'Orléans, cesser d'être triste le 24 février, c'est raide, en effet.

On annonce qu'une première fournée de royalistes pschutt doit partir prochainement pour Cannes. Ces messieurs se rendent dans cette ville pour aller saluer le comte de Paris, roi de France et de Navarre, in partibus.

Grand bien leur fasse !

Le docteur Posselirch, un prussien, a constaté que « la surface couverte par les baisers échangés entre amants depuis un siècle est égale à trois fois la superficie du lac de Constance. »

Où la statistique va-t-elle se nicher ?

Les lecteurs de la Vie de Bohême vont prendre le deuil. M<sup>lle</sup> Phémie, jolie fille de son état, teinturière à l'occasion, vient de mourir à l'hôpital.

Son amant, M. Schaunard, est devenu un monsieur très rangé, bourgeois modèle, qui n'a pas dû s'écrier, sur cette fosse où l'on a descendu la vieille grisette : O ma jeunesse, c'est vous qu'on enterre !

POLYTE.

## BROWN ET VICTORIA

Sa Majesté Britannique vient de faire un livre : *Souvenirs*. C'est triste comme les brouillards de la Tamise. Il paraît que les lauriers de Marie Colombier empêchaient de dormir l'impératrice des Indes. Elle a taillé sa bonne plume de Balmoral ; elle s'est fait servir plusieurs flacons de brandy, et elle a écrit trois cents pages en songeant à vous, soldats de la royale demeure, en songeant à toi, surtout, valet des chambres intimes.

« Voici la préface de ce volume : « A mes loyaux higlanders et particulièrement à la mémoire de mon dévoué serviteur personnel et fidèle ami John Brown, ces souvenirs de ma vie de veuve, en Ecosse, sont dédiés avec reconnaissance. VICTORIA. R. L. »

La valetaille anglaise est en joie. Elle triomphe dans la défunte personne de l'écuyer fidèle.

Les higlanders, ces beaux soldats, aux jambes nues, dont le plaid écossais remplace la feuille de vigne, ne sont mentionnés que pour la forme, la vieille reine, avant toutes choses, a voulu honorer la mémoire de son cocher. C'est un peu la coutume du jour. Point n'est besoin de traverser la Manche, pour voir de belles et honnêtes dames éprises de leur palefrenier. On pourrait citer telle princesse dont la piété étonne et dont l'apparentage éblouit qui porte au dos des brindilles de paille ramassées sur les bottes des écuries. Que la veuve Victoria ait aimé follement John Brown ; on ne l'oserait dire. Elle a passé l'âge respectueux de leur jeune anglaise. Les bourgeois de la cité, respectueux de leur souverain, la vieille dame qui offre au domestique défunt la reconnaissance d'une gourmandise saxagénère.

ce n'est point le cœur de la femme qui parle, ni la bonté de la reine qui se manifeste, c'est, disent les constitutionnels raine, affirment qu'elle ne vit jamais, en lui, que le dévoué serviteur qui savait choisir les flacons préférés. Dans ce livre,

Il est mort voilà à peine deux ans, ce John Brown ; mais sa perte lui est inconsolable. Dans son palais de Balmoral, l'antique reine se heurte à tous ses souvenirs. Elle ne sort plus. Rien ne peut l'intéresser. John Brown a quitté le siège de la voiture. Une héroïne, créée par un romancier moderne, meurt, fascinée par les boutons de cuivre de la redingote verte de son larbin, par les boutons de cuivre qui la regardaient comme des yeux. La reine Victoria s'en va aussi vers la tombe, inconsolée, désespérée de ne plus contempler le dos de John, l'écuyer fidèle. On la vit, en dépit de ses vêtements de deuil, traverser des villes, presque souriante dans sa bouffissure grasseuse ; on pensait : la situation de l'Etat est prospère, le visage de la reine est serein. Il s'agissait bien de l'Etat. Peu lui importait les revendications des esquires, les argumentations des lords, les révoltes des fenians : John Brown conduisait sa voiture. Immobile sur le siège, les bras croisés, le front dans la lumière, placide, marmoréen, superbe, c'est lui qu'elle contemplait ; il n'en fallait pas davantage à son cœur de souveraine, sans emploi depuis le mort d'Albert.

Du reste, elle le consultait sur toutes les questions qui intéressaient sa politique. John Brown pouvait dire à lord Beaconsfield : Vous menez l'Etat, c'est quelque chose ; je mène la reine, c'est davantage. Souvent la vieille Majesté, que les diplomates ennuyaient, tirait les basques de son valet de pied, pour l'obliger à se détourner. Et tous deux causaient familièrement. Le domestique restait dans la tradition ; il était le confident de la tragédie britannique. Il a connu avant nous ce volume dont nous croyons avoir la primeur, parce qu'on nous en communique les épreuves imprimées. Il a rédigé ces notes dans le silence glacial du cabinet d'études. Glacial n'est pas de fort ; Sa Majesté ne fait plus allumer de feu, même au plus fort de l'hiver. John Brown ne s'en plaignait jamais, ce qui lui valut à la fois des bonnes grâces et des rhumes.

Et surtout cette page — la dernière du livre royal — qui lui est consacrée tout entière :

« Le fidèle serviteur dont il est si souvent question dans ces pages n'est plus avec celle qu'il servait si fidèlement, si dévotement, si infatigablement. Dans tout l'éclat de la santé et de la force, il a été arraché à son utile carrière après une maladie de trois jours seulement, le 27 mars de cette année, respecté et aimé de tous ceux qui reconnaissent ses rares qualités, la bonté de son cœur, et réellement regretté par tous ceux qui le connaissent.

« Sa perte, pour moi, malade et invalide comme je l'ai été naguère à la suite d'un accident, est irréparable, car il possédait à juste titre toute ma confiance. Et dire qu'il me manque chaque jour, chaque heure, à moi dont il avait mérité la gratitude de toute ma vie par ses soins, son attention, son dévouement constants, n'est qu'une faible expression de la vérité ! Jamais cœur plus vrai, plus noble, plus digne de toute confiance, plus loyal et plus aimant n'a battu dans une poitrine plus humaine ! »

C'est un trait de mœurs. En France, nous ne nous expliquons point ce lyrisme à l'endroit d'un domestique. Nous tenons les videurs de cuvettes en très piètre estime ; il n'en est pas de même chez nos voisins. L'aristocratie, forteresse fermée à la fortune et aux talents, a des égards pour sa valetaille. Le domestique fait partie de sa famille.

C'est égal, ce volume est curieux ; l'histoire s'amusera fort, plus tard, de cette femme qui, toute sa vie, porta le deuil de son mari pour ne faire dans ses mémoires que l'éloge de son valet.

OCTAVIO

## LES REPUS

Les voyez-vous croupissant dans leur or comme des cochons dans leurs fange, ils ne demandent plus rien, ils se déclarent satisfaits, leurs désirs matériels sont remplis ; ils sont heureux.

Ils courent leur argent ; ils ont tout fait pour le gagner, et aujourd'hui que leur conscience n'a plus de valeur, que leur honnêteté n'est plus qu'un souvenir ; ils se reposent, ils sont riches.

Eux aussi ont eu des moments d'élan et de vigueur, alors qu'ils étaient jeunes ; ils ont senti leur cœur battre en entendant les grands noms de patrie et de liberté : Essayez aujourd'hui de galvaniser leur viande inerte par quelque idée généreuse, ils se retourneront nonchalamment dans leur bauge et demanderont : — Qu'à fait la rente ?

Sans croyance, sans honneur, sans foi, ils se tiennent en dehors des événements et ne considèrent les agitations du corps social qu'au point de vue de la hausse et de la baisse : en 1815, ils faisaient monter les fonds à la nouvelle de la bataille de Waterloo.

Retirés dans leur turpitude comme dans un fort inexpugnable, ils se rient des efforts de ceux qui veulent parvenir ; il leur semble que tout homme qui augmente son commerce ou son industrie, est un ennemi contre lequel il faut agir ; ils voudraient former l'aristocratie du pouvoir comme ils forment l'aristocratie du vice.

Du temps qu'ils avaient encore quelques vestiges de cœur, ils formaient des projets ; ils se disaient : si jamais je suis riche, j'aiderai ceux qui veulent arriver et qui en sont dignes, je les pousserai, je leur ferai ce que je voudrais qu'on me fit aujourd'hui.

Mais bast ! Ils sont parvenus sans aide, et en s'aidant seulement des lacunes du Code pénal ; l'égoïsme est devenu leur Dieu, et ils se sont rangés sous la bannière de leur maître à tous, de celui qui a prononcé le premier la fameuse phrase : « Chacun chez soi, chacun pour soi. »

Un seul sentiment subsiste dans ces âmes gangrenées, une seule passion remplace toutes les autres : c'est la vanité.

C'est par vanité seulement que les repus consentent à desserrer les cordons de leurs bourses, c'est par vanité seulement qu'ils font parfois des actes de charité ; leur vanité est seule plus puissante que leur égoïsme.

Si un repu donne cent sous, il s'arrange de façon à ce que le public soit convaincu qu'il a donné cent francs.

Quand le repu est arrivé où il désire, lorsque la somme d'argent qu'il possède est assez considérable, il cherche à faire oublier son passé, il cherche à polir ses manières, à s'introduire dans la bonne société, il postule les emplois publics, pour que la considération qui s'attache à eux rejaille sur sa personne.

Mais ceux-là sont les malins, ce sont les forts et pour quelques-uns qui, comprenant leur abaissement, cherchent à se relever ; il y en a une quantité innombrable qui continuent la même vie, et qui, nés dans la boue, ayant vécu dans la boue, veulent aussi y mourir.

Les gommeux sont les fils des repus, et le châtimement de leurs pères.

Moins coupables, ils sont plus bêtes et plus ridicules ; il est impossible qu'il en soit autrement avec les exemples qu'ils ont sous les yeux.

Un penseur a dit : « La vengeance du pauvre contre le riche, ce sont ses filles. » Il aurait pu ajouter : « La punition du repu, ce sont ses fils. »

CHAMPAVERT.



Il y a une vingtaine d'années, raconte Aurélien Scholl, je déjeunais à Gand, chez l'avocat G..., rue des Vanniers.

Il se préparait à défendre devant la Cour d'assises un fermier de Lowendeghem qui avait tué sa femme d'un coup de pistolet.

Voici quel fut le début de l'interrogatoire.

Le président. — Vous avez tué votre femme ?

L'accusé. — Oui monsieur.

D. Pour quel motif ?

R. Par erreur.

D. Comment cela ?

R. J'étais las de la vie.

D. De la sienne ?

R. Non, monsieur, de ma vie à moi.

D. Eh bien ! alors ?

R. J'ai pris mon pistolet pour me brûler la cervelle... et je me suis trompé.

Quelques fumistes sont en train de prendre une leçon d'espagnol avec un camarade.

— Comment dit-on avoir en espagnol ?

— Tener répond le professeur improvisé.

— Ft équarisseur ?

— Ah ! ça je ne sais pas, répond le maître interloqué.

— Eh bien ! on dit qu'abat les rosses.

Le jeune vicomte de Z... sort des Folies-Bergère avec deux demoiselles que, dans sa candeur, il n'a pas hésité à prendre pour des femmes du monde.

Il monte avec elles dans un fiacre dont le cocher se met à fouetter ses chevaux, sans même attendre qu'on lui indique une adresse.

— Ah ça, où nous menez-vous ? demande le vicomte.

— Eh bien ! quoi, répond le cocher, est-ce que vous ne conduisez pas ces deux-là à la Préfecture ?

En police correctionnelle :

Le président. — Accusé, vos noms et prénoms.

Le prévenu (avec bonhomie). — Voyons, mon président, faites donc pas l'enfant, vous ne voyez que moi ici.

Le jeune Tomy assiste à un grand dîner donné par ses parents et se tient à table comme un parfait gentleman.

Au dessert, on apporte un magnifique gâteau, et quand tous les invités sont servis, la mère de Tomy l'invite à tendre son assiette.

— Non, maman, dit-il, je n'en veux pas.

— Pourquoi ?

— Parce que...

— Cependant, tu adores les gâteaux !...

— C'est que... celui-ci, je l'ai vu faire ?

Dans un procès en séparation de corps, le président interroge la femme.

— Vous vous plaignez dans votre requête de ce que votre mari exerce la profession de barbier... ce n'est pas là un grief sérieux.

— Faites excuse, mon président... c'est qu'il me rase toute la journée !

Pour copie conforme,

LE GONE.

## CHRONIQUE DU POULAILLER



Semaine fort bien remplie au Grand-Théâtre : *Aïda*, les *Huguenots*, *Faust*, la *Fuïve* se sont succédés sur notre scène d'opéra. *Carmen* aussi est venue pour la dernière fois alterner par sa musique gaie et originale avec les compositions des grands maîtres. Nous ne reviendrons pas sur l'interprétation du chef-d'œuvre de Bizet, interprétation qui serait parfaite avec un ténor léger un peu moins usé que ne l'est M. Duchesne; mais cependant félicitons une dernière fois M<sup>lles</sup> Arnaud et Jacob du véritable et bien légitime succès qu'elles ont obtenu dans les rôles de *Carmen* et de *Micaëla*.

La direction nous annonce encore quelques nouvelles reprises : *Roméo et Juliette*, le *Bal masqué* et le *Voyage en Chine*, ainsi que deux représentations de *Mignon*, avec le concours de M<sup>lle</sup> Van Zandt, de l'Opéra-Comique.

## CÉLESTINS.

Vendredi, nous avons eu aux Célestins deux premières du même auteur, M. Grenet-Dancourt. Un *Rival pour rire*, charmante comédie en un acte, et *Trois Femmes pour un Mari*, comédie en trois actes.

Cette joyeuse bouffonnerie est certes bien loin d'être

parfaite; les trois actes sont bien un peu conformes au point de vue des situations, mais les quiproquos sont si amusants et ces situations si drôles que le public n'y prend pas garde et rit de bon cœur du commencement à la fin.

Il est impossible de tracer en quelques lignes une intrigue aussi embrouillée. Comment raconter en peu de mots que le pauvre Raoul sans avoir jamais comparu devant M. le Maire, se trouve en possession de trois femmes, et cela pour obliger un de ses amis dont le mariage ne doit pas être connu de l'oncle Dubochard?

Il est facile de juger les embarras les plus comiques qu'occasionne à chaque instant une situation aussi régulière, embarras dont M. Grenet-Dancourt a su tirer un excellent parti.

L'interprétation était fort convenable comme toutes les fois qu'il s'agit de comédies de ce genre, qui demandent beaucoup moins de talent et d'étude que le répertoire classique.

Un *Rival pour rire* est un des meilleurs levers de rideau. Deux jeunes amoureux s'aiment éperdument et n'osent se le dire, quand fort heureusement pour eux un parisien des mieux réussi qui vient jeter la note gaie dans cette idylle à la Virgile, arrange l'affaire, et tout est bien qui finit... par un mariage.

M. Demey a su tirer un excellent parti du rôle du parisien enraciné tout comme de celui de Raoul de *Trois Femmes pour un Mari*. L'ensemble, nous le répétons, est du reste fort satisfaisant.

## THÉÂTRE BELLECOUR

Encouragé par le demi-succès du *Maître de Forges*, M. Simon s'est empressé de monter la *Glu*, drame nouveau de M. Richepin.

Hélas! les spectateurs ne se sont pas laissés prendre au piège, et la troupe de M. Simon a joué le drame de M. Richepin devant les banquettes du Théâtre Bellecour.

Espérons que la leçon ne sera pas perdue, et souhaitons meilleure chance à M. Simon pour une autre tentative.

## CIRQUE RANCY

Tous les soirs à huit heures, grande représentation par toute la troupe.

Les jeudi et dimanche, représentation supplémentaire à trois heures.

## FOLIES-BERGÈRES

SKATING, tous les mardi, jeudi et dimanche, à 8 h. du soir, grande séance de patinage. — Entrée, 1 fr.

Tous les samedis, grand bal, masqué, paré et travesti.

## CASINO (Rue de la République)

Tous les soirs, à 7 heures et 1/2, grand concert.

Grand succès du capitaine Ira Paine, et de Miss Ira Paine.

Tous les samedis, après le spectacle, grand bal paré, masqué et travesti.

## ALCAZAR

Tous les dimanches, jours de fêtes, lundis et jeudis, soirée dansante de 7 heures à minuit.

Samedi prochain 1<sup>er</sup> Mars, premier bal Lamotte

POLYTE DU PLATEAU

Le Gérant. F. LOUBAUD.

Lyon. — Imprimerie Moderne, Cours de la Liberté, 70.

## UN HOMME PRUDENT

M. Lefur, à St-Hilaire (Vendée) nous écrit : « J'étais depuis bien longtemps souffrant, surtout de l'estomac, je n'avais jamais d'appétit, alors j'ai pris une boîte de Pilules Suisses. J'en avais à peine pris la moitié, que je me suis trouvé beaucoup mieux et maintenant je n'ai jamais été mieux portant et j'ai toujours bon appétit. Craignant d'en avoir besoin plus tard, soit pour moi ou ma famille, veuillez m'envoyer une boîte à 1 fr. 50. »

M. HERTZOG, pharmacien, 28, rue de Grammont, Paris.

## BANQUE GÉNÉRALE DE LYON

8 et 10, rue de la Bourse, 8 et 10  
Société anonyme. Capital, 4,750,000 fr.

## La Banque bonifie

Aux dépôts de fonds remboursables

A vue . . . . . 20/0  
A CINQ Jours de vue 30/0  
A six mois . . . . . 41/20/0  
A un an et au dessus . . . 50/0

Escompte. — Encaissement  
Achat et vente de valeurs  
Coupons, Renseignements  
Emissions

## LOTÉRIE

## DES ARTS DÉCORATIFS

## DERNIER TIRAGE

LE 31 Juillet prochain

DIX GROS LOTS

UN Lot de 500.000 F.

Un Lot de 200.000 Fr.

4 lots de 100.000 fr. — 20 lots de 10.000 fr.  
4 lots de 50.000 — 100 lots de 1.000 —  
8 lots de 25.000 — 400 lots de 500 —

Au total 538 lots formant

## DEUX MILLIONS

PAYABLES EN ESPÈCES

Le montant des Lots est déposé à la Banque de France

Les billets sont délivrés contre espèces, chèques ou mandats à l'ordre de M. Henri AVENEL, Directeur de la Loterie, Palais de l'Industrie, porte IV, Champs-Élysées, Paris.

## MAISON D'ACCOUCHEMENT

M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> YVERNAT

Rue du Viel-Renversé, 3, Lyon  
Angle de la rue du Doyné, quart. Saint-Georges

Vaccine et tient des pensionnaires. — Chambres indépendantes — Discretion  
Connait l'allemand. — Place les enfants.

PARIS. — L'inauguration générale et définitive des Nouveaux Magasins du PRINTEMPS, aura lieu lundi 3 Mars. Deux étages entiers ont été réservés au service des expéditions pour les départements. Le catalogue général ne renfermant pas moins de 96 pages et plus de 400 gravures, est envoyé gratis et franco contre demande affranchie.

L'organe du Printemps est le journal de *Mode l'Echo*, abonnement : 12 fr l'an.

## DESTRUCTION INFAILLIBLE

DES

Punaises, Puces, Poux, Mouches, Cousins, Cafards, Chenilles, Fourmis, Mites, Charançons, etc.

Le kilog. 12 fr., 100 gr. par poste, 1 fr. 95 — E. GALZY, fabricant, rue Bugeaud, LYON.

## LES RR. PP

## PRÉMONTRÉS

de l'abbaye de St-Michel, ont trouvé le moyen de guérir, par l'emploi des dragées à base de Valériane de Zinc et des principes actifs du Quinquina préparées par BAIN, pharmacien-chimiste, les

3 fr. la boîte de 40 dragées  
Des attestations nombreuses confirment chaque jour les heureux résultats de cette médication et les guérisons obtenues par son emploi aussi sûr que peu coûteux.

Vente en gros : MM. RONZIERE, GALETTO, ULLIET et Cie, droguistes, 12 et 14, rue Tupin, Lyon. — Dépôts dans toutes les bonnes pharmacies.  
(Envoi franco contre 3 fr. 10, en timbres ou mandats-poste adressés à la Pharmacie BAT-D'ARGENT, rue Bat-d'Argent, Lyon)

MIGRAINES  
NÉVRALGIES  
NÉVROSES

Modes et Coiffures de Paris

M<sup>mes</sup> MICHELON

6, Boulevard du Théâtre, 6

GENÈVE

Tirage définitif de la LOTÉRIE DES ARTS DÉCORATIFS, très prochainement. La seule qui ait Deux Millions de francs de Lots et un gros Lot de 500,000 francs. (Voir aux annonces.)

## AU CHINOIS PAPIERS PEINTS

Soldes exceptionnels, défiant toute concurrence, 50 pour 100 de rabais, depuis 18 centimes le rouleau. Rue Centrale, 11, entre l'église Saint-Nizier et la rue Dubois.

## LE DERNIER MOT SUR LA MÉMOIRE

L'Art de ne jamais oublier

Enseigné à fond par correspondance. Nouveau système fondé sur la physiologie, se dispense entièrement des points de repère, mots de rappel, clefs, localités et associations de la Mnémotechnie. Un livre quelconque appris par une seule lecture. Prospectus franco. A. LOUETTE, 37, New Oxford Street, Londres.

## BRIDE-LES-BAINS (Savoie) GRAND HOTEL DES BAIGNEURS

Maison LAISSUS

TENU PAR M. J. ARPIN

Ouvert du 20 mai à la fin de septembre  
Omnibus spécial pour les bains de Salins.  
Prix réduits pour les mois de juin et septembre.

## BANQUE VICTORIA

(Fondée en France en 1860)

Vente à crédit d'obligations Françaises de premier ordre. Titres placés sous le contrôle permanent du souscripteur. Paiement des intérêts et participation à tous les tirages aussitôt le quatrième versement effectué. Succursale à Lyon, 7, rue Jean-de-Tournes.

## GRAVURE SUR TOUS MÉTAUX

Artistique, Commerciale et Administrative

SPÉCIALITÉ DE LETTRES ET CHIFFRES EN ACIER  
TIMBRES EN CAOUTCHOUC



Rue de Sèze, 4 et avenue de Saxe, 72

(Maison fondée en 1372)

Poinçons, Marques à chaud et à froid, Numéroteurs, Timbres mécaniques et à main, Dateurs  
Lettres et Chiffres à jour, Gravure de sujets, Armoires, etc., etc.



## Préparation AUX EXAMENS

Brevets, Baccalauréats, Ecoles

Leçons particulières à domicile et au siège de la Société pour jeunes gens des deux sexes, par une association de professeurs instruits et expérimentés (langues vivantes, comptabilité commerciale, dessin

## Piano et Dessin

31, rue Centrale, 31

PASTILLES DU D<sup>r</sup> SOLENNE au Thymate de soude

Infaillible contre les affections de la bouche, de la gorge et du larynx, telles que : laryngite, gingivite, aphts, déchaussement des gencives, angine, esquinancie, etc., etc.

Prepared and sold by Dr Solenne, London.

PRIX DE LA BOITE : 3 FR.

Dépôt général : Pharmacie Moderne de Lyon, rue Sainte-Catherine, 5, et Pharmacie des Négociants, rue de l'Hôtel-de-Ville, 47, et principales pharmacies. — Envoi contre timbres-poste.

**CIDRE** nous envoyons franco et absolument gratis la méthode détaillée pour fabriquer soi-même sans ustensiles particuliers les cidres, bières, vins de raisins secs de 6 à 15 cent. le litre. — Liqueurs, Cognac, Rhum, Kirsch, etc. 50 0/0 économie. — Ecrire à M. C. BRIATTE fils et Cie, négociants, à Prémont, près Rohain (Aisne). Ajouter 15 centimes pour envoi franco.

M<sup>me</sup> ONÉSIME Grand succès par les cartes astronomiques annonçant les époques des événements. Cabinet depuis 9 h. cours Charlemagne, 4. Correspondance.